Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 17

Artikel: Roman : le trésor bleu
Autor: Marrot, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-252923

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT A PORRENTRUY

N° 17 | Supplément du Dimanche 26 Avril | 1903

A nos lectrices, à nos lecteurs

En prenant la rédaction en chef du Supplément illustré, nous n'avons d'autre but que de développer l'essor d'une publication si appréciée déjà ; de la rendre plus attrayante et plus variée encore.

Nous nous sommes assuré dans ce but — les sacrifices ne comptent pas lorsqu'il s'agit de faire plaisir à nos abonnés — la collaboration des écrivains et des artistes les plus aimés du public. C'est ainsi que nous publierons des romans et des nouvelles dûs à la plume d'André Theuriet (de l'Académie française), Paul et Victor Margueritte, Georges de Peyrebrune, Courteline, Albert Cim, Alphonse Allais, Paul Gavault, Maurice Pottecher Jules Renard, Léon Valbert, E. Blanc, Rodolphe Bringer, C. de Lamarche, etc. etc.

Loin d'être bannie de notre programme, la gaîté, la bonne, saine et franche gaîté, y trouvera une large place. Mais nous nous garderons bien de porter jamais la moindre atteinte à la morale. Le rire, ici, sera de parfait aloi Et nous voulons que le Supplément puisse, comme par le passé, être laissé entre toutes les mains.

Intéresser et divertir, telle sera notre devise.

Nos charmantes lectrices nous sauront gré, certainement, de leur donner de temps à autre un court article de mode, accompagné de dessins.

Nous publierons aussi, afin de satisfaire tous les goûts et pour que chacun y trouve son compte, des articles et variétés se rapportant à l'agriculture, à la chasse, à la pêche, écrits par des spécialistes.

De splendides gravures sur bois et les illustrations les plus soignées ajouteront encore à l'intérêt d'un texte désormais plus copieux.

Tel quel, notre Supplément — où l'actualité aura sa part — sera, nous l'espérons, de plus en plus goûté. L'approbation unanime constituera pour nous la plus flatteuse, la plus douce des récompenses ; nous n'en ambitionnons pas d'autre.

Aujourd'hui, nous commençons la publication d'un roman du délicat écrivain Paul Marrot :

LE TRÉSOR BLEU

avec illustrations de Paul Mahler, l'artiste de talent.

LE TRESOR BLEU

tout d'émotion et de sentiment, est assuré d'un gros succès auprès de nos lectrices et de nos lecteurs.

Ernest BEAUGUITTE.

LE TRÉSOR BLEU

(ROMAN)

I

Lucien Dechevrelle venait de passer la soirée en compagnie joyeuse. Il rentrait dans son petit appartement de la rue Chaptal ; il releva un télégramme, que l'on avait glissé sous la porte pendant son absence.

En ouvrant cette dépêche, en la lisant, il pâlit.

Lucien Dechevrelle, tout à l'heure si insouciant et gai, devint anxieux. Il avait vingt-cinq ans ; il menait à Paris la vie aisée d'un fils de famille. Les Dechevrelle habitaient, en Touraine, un délicieux domaine, les Elisiades, réputé dans la contrée. On y rappelait Lucien brusquement ; son père était très malade.

Lucien l'avait quitté il y avait deux mois à peine, en bonne santé.

Cependant, M. Dechevrelle père avait toujours paru souffrir d'un malaise dont il ne parlait jamais. Et sa physionomie s'égayait rarement, comme s'il eût été persécuté par quelque souffrance intime.

Lucien passa une nuit inquiète et n'attendit point le jour pour préparer sa valise. Il était à la gare d'Orléans au premier train.

Le château des Elisiades se trouve à une heure de de la ville. A l'arrivée de la gare de Tours, la voiture attendait Lucien.

Il vit à la portière, une tête blanche et anxieuse, se pencher ; il reconnut le vénérable M. Létang, son ancien précepteur, qui venait à sa rencontre. M. Létang semblait consterné. Il sauta sur le trottoir lourdement, tremblant un peu. Il ouvrit ses bras à Lucien.

— Mon pauvre enfant !

Il ne dit rien de plus.

— Qu'y a-t-il ? demanda le fils. Est-ce...

— Il y avait un peu d'espoir encore quand j'ai quitté le château.

— Monsieur Létang, ne me cachez rien, reprit Lucien tout pâle, mon père est mort !

— Mon pauvre enfant, hâtons-nous, votre mère vous attend.

Quand Lucien arriva aux Elisiades, son père venait d'expirer.

A la première atteinte du mal qui l'avait frappé soudainement, M. Dechevrelle avait fait avertir son fils. Il l'avait attendu avec une anxiété, une angoisse remarquées par tous ceux qui s'étaient empressés autour de son lit aux derniers moments.

M. Létang avait observé, plus que tout autre, ce douloureux détail. M. Dechevrelle aurait évidemment voulu donner à son fils, avant la séparation, quelque avis important, touchant leurs intérêts, peut-être ; M. Létang, d'ailleurs, ne pouvait former aucune supposition.

Après les premiers jours donnés aux regrets, au deuil et aux consolations dont Mme Dechevrelle sa mère avait si grand besoin, Lucien résolut de passer en revue, de classer les papiers de son père.

En se livrant à ce travail, il fut frappé par une lettre écrite à M. Dechevrelle et qui évidemment n'était point à sa place dans la liasse où il la trouvait. Elle paraissait égarée au fond du tiroir, entre un brouillon de contrat de vente et une quittance de date lointaine.

Comment cette lettre s'était-elle glissée là ? Erreur de classement, sans doute.

Lucien commença à lire ce papier, mais d'abord il n'y comprit rien.

Des mots heurtaient ses yeux avec un sens qu'il ne saisissait pas. Des phrases énigmatiques s'alignaient. Il tourne la feuille, il va à la signature. Un papier se détache et s'abat sur le parquet. Lucien Dechevrelle se baisse : c'est un billet de banque.

Lucien, tout à coup pâlit, se lève...

Il le ramasse. C'est bien le papier de la Banque de France, mais les dessins en sont chargés d'indications faites à la plume.

Lucien retourne le billet, revient à la lettre, et tout à coup il pâlit, se lève, laissant le tiroir ouvert et tout en désordre.

Il croit avoir voir lu, mal compris. Il reprend ces papiers qui tremblent dans ses doigts. Il relit cette lettre oubliée, qui aurait dû être cent fois détruite, pièce à conviction terrible, égarée certainement et qui avait dû être recherchée par M. Dechevrelle bien des fois avec transes et jusqu'au dernier moment.

En vain Lucien éprouvait le besoin de se convaincre avant d'élever ses soupçons.

Il comprit bientôt qu'il n'y avait pas à douter ; l'angoisse de son père, au moment de la mort, lui apparut avec son caractère véritable. Il s'agissait d'une confidence, d'un aveu que M. Dechevrelle avait voulu et n'avait pu faire en mourant.

D'après la date, il y avait quinze ans que les choses s'étaient passées. La lettre venait de Londres. Lucien reconstituait toute la secrète et frauduleuse manœuvre dont la Banque de France était victime, et il n'osait maintenant songer au faussaire : sa mère et lui-même le pleuraient.

Tout cependant était parfaitement clair : les billets fabriqués ici, des complices les mettaient en circulation à Londres ; la lettre, écrite par l'un d'eux, l'indiquait avec une cruelle précision.

On renvoyait, en effet, à M. Dechevrelle un essai de billet en lui signalant quelques défectuosités, des rectifications à l'une des figures symboliques, à deux mots inscrits dans le cartouche où se trouve insérée la sanction pénale que les faussaires encourent. Et le billet, à côté, affirmait encore, appuyait ce fait déconcertant. N'était-ce point un mauvais rêve ?

Lucien, en remontant à son enfance, se rappelait que son père se piquait d'avoir été graveur habile en son temps. Mais depuis bien des années il semblait renoncer à un art qu'il avait pratiqué simplement pour son plaisir, car il était riche.

Riche ! mais comment ? Lucien, à cette question surgissant du plus profond de sa conscience, les yeux brûlants, revit comme dans un tableau spacieux se dérouler tout le domaine des Elisiades : le château et ses tourelles quadrangulaires : le parc où sous les grands arbres il avait joué dans son heureuse enfance ; la masse verdoyante des vignes prodigues au flancs des côteaux ; les animaux des fermes au loin dans les prés, comme des points remuants.

Il revit surtout le possesseur de ce magnifique domaine, M. Dechevrelle, son père, grave, le visage altéré par un souci mortel et pourtant lui prodiguant les baisers, les douces paroles, toutes sortes de tendresses.

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Ce fut un profond désespoir.

(A suivre) Paul MARROT.